



DOSSIER DE PRESSE

Falstafe

D'APRES HENRI IV DE SHAKESPEARE
TEXTE VALÈRE NOVARINA
MISE EN SCÈNE CLAUDE BUCHVALD

DU 28 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2008

MARDI, VENDREDI, SAMEDI 20H
MERCREDI, JEUDI 19H
DIMANCHE 17H

CONTACT

Christine Ferrier
+ 41 / (0)22 809 60 83
cferrier@comedie.ch

Stéphanie Chassot
+ 41 / (0)22 809 60 73
schassot@comedie.ch

www.comedie.ch

Autour du spectacle...

dimanche 2 novembre 2008 - brunch

Falstafe ou l'observatoire du monde
avec Valère Novarina, Claude Buchvald
et toute l'équipe de *Falstafe*

dès 11h30
Brunch
Au Café du Théâtre

de 12h30 à 14h
Débat et discussion
avec le public

Animations
pour les enfants avec la Bulle d'Air
dès 12h30

Falstafe

D'APRES HENRI IV DE SHAKESPEARE
TEXTE VALERE NOVARINA - MISE EN SCÈNE : CLAUDE BUCHVALD

scénographie	Yves Collet, assisté de Mathieu Bianchi
lumière	Peinture Christian Lureau
costumes	Marc Delamézière assisté de Eric Gaulupeau
création sonore et musicale	Corine Petitpierre
chansons	Blaise Merlin
assistante à la mise en scène	Christian Paccoud
maître d'armes	Marie Ballet
maquillage	François Rostain
régie générale	Michelle Bernet
	Marc Labourguigne

Les acteurs :

Jacques Bailliart	Le Roi Henri IV, Rance
Arnaud Churin	Bardolphe, Exton
Didier Dugast	Worcester, Francis, Silence
Jean-Christophe Folly	Percy
Mathieu Genet	Le Prince
Régis Kermorvant	Pistole
Jean-François La Bouverie	Le Grand Juge, Delombre, un marchand
Nelson Rafaëll Madel	Douglas, un marchand
Claude Merlin	Chaloup, Northumberland, Lecroc
Sophie Plattner	Dolly, Lancastre
Gilles Privat	Falstafe
Emmanuelle Ramu-Stehle	L'Hôtesse, Menu, un marchand
Bastien Thelliez	Ned, Granvaud, Blunt, L'Archer
Loïc Venon	Le Page, Branlepieu, un marchand

Coproduction : Compagnie Claude Buchvald, Théâtre National de Chaillot, La Filature, Scène nationale-Mulhouse, La Comédie de Béthune CDN Nord-Pas-de-Calais.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National. Avec le soutien du Théâtre de Caen.
Remerciements au Théâtre des Quartiers d'Ivry.

Ce projet a reçu le soutien du Conseil Général de Seine-Saint-Denis, de la Ville de Saint-Denis et de l'Université Paris 8.
La Compagnie Claude Buchvald est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication /DRAC Ile-de-France.

Texte édité aux éditions P.O.L.

Falstafe, d'après *Henry IV* de Shakespeare, est le premier livre publié par Valère Novarina, en 1976, chez Christian Bourgois. Écrit d'avril à décembre 1975, il est le fruit d'une commande de Marcel Maréchal qui en assura la mise en scène et voulut inaugurer par ce spectacle le Nouveau Théâtre National de Marseille. La première représentation a eu lieu au Théâtre du Gymnase, le 24 février 1976, avec, dans les rôles principaux Léon Spigelman, Jany Gastady, Marcel Maréchal, Roger Riffard et Bernard Ballet. Après avoir mis en scène *Vous qui habitez le temps*, puis créé plusieurs textes de Novarina — *Le Repas*, *L'Opérette imaginaire*, *L'Avant-dernier des hommes*, — Claude Buchvald a eu la curiosité de retourner à ce premier texte où le jeune écrivain rencontrait d'un même mouvement Shakespeare et la réalité du plateau.

La pièce

Falstafe : « Arrière laisse nous terminer la pièce ! J'ai encore beaucoup à dire de la fureur de ce Falstafe ! Harry ne prend jamais l'or véritable pour du plomb vil. Tu es profondément fou sans en avoir l'air ».

(in Scène V, éditions P.O.L)

La première phrase de la pièce est : « *On traîne un cercueil* ».

Tout commence dans le palais, en une très courte scène, par le cadavre exposé d'un souverain déchu et assassiné, Richard II, et présenté au roi Henry IV d'Angleterre qui ne l'aimait guère...

De son côté, son fils, le Prince Henry, héritier de la couronne, étranger à la sinistre politique du royaume, vit de taverne en taverne ses derniers moments de débauche auprès du vieux sir John Falstafe, superbe truand à la verve intarissable : amateur à l'excès des plaisirs de la terre, il a grandement initié le jeune homme à toutes les filouteries (et bien sûr à l'art de l'acteur...). Tandis que complots et périls rôdent à la cour, (où nous sommes transportés en de brefs moments très intenses), ce couple inséparable d'étranges compagnons, accompagné d'une joyeuse bande d'énergumènes tire profit jusqu'à la lie, de tout ce qui passe : bourses et jupons, en une comédie hilarante qui occupe la majeure partie de la pièce.

Mais la guerre éclate. Et contre toute attente, le roi Henry IV, au bord de la mort, sera secouru par ce fils qu'il croyait indigne, et qui va enfin révéler ses qualités de prince «loyal et valeureux». Il remportera la victoire contre les insurgés, et tournera soudain le dos à sa vie de turpitudes.

Avant d'expirer, le roi s'en remet à ce fils retrouvé. Alors le jour du couronnement, contre toute attente, le jeune souverain commande d'emprisonner Falstafe ; et traite ainsi, sans faillir, tous ses anciens acolytes, femmes comprises.

Comme dans « La vie est un songe » de Calderon, tout se retourne subitement à la fin, en deux pages à peine, et on ne sait plus si c'est un mauvais rêve, ou un cauchemar en vrai qui s'empare du monde (alors que d'une certaine façon tout finit bien, sauf pour notre triste sire, le pauvre Falstafe !). Un sentiment terrible de cruauté vous laisse la bouche sèche, et il n'y a plus de mots pour terminer la pièce, sinon la dernière phrase du Grand Juge répondant à la stupéfaction de Falstafe apprenant son arrestation : «*Seigneur l'ordre est donné* ».

Eh oui, tout rentre dans l'ordre ! Mais lequel ? Les trompettes sonnent un nouveau règne, mais la fête est finie. Le fils s'est réconcilié avec le père, Henry V succède à Henry IV, comme il se doit, et hérite par là même d'un passé sanglant de conquêtes, et de pouvoir à demi usurpé... L'enfance est enterrée. La rigueur et la force ne font pas bon ménage avec l'insouciance et la joie. Le vieux Falstaffe qui nous a fait rire aux éclats, et auquel nous nous sommes tant attachés, peut crever : la pièce a été jouée, laissant place aux effigies et aux étendards pour que l'Histoire fasse œuvre.

Claude Buchvald

Pourquoi

Falstafe d'après Henri IV de Shakespeare, texte de Valère Novarina ?

Falstafe s'est imposé à moi dès la première lecture, il y a cinq ans. Et puis en comptant les personnages, j'ai eu peur de ne pas trouver les moyens de le faire. Alors je me suis lancée dans Rabelais, puis tout dernièrement dans Homère. Et maintenant, c'est décidé, je le ferai coûte que coûte ce *Falstafe*. Sa place est sur un théâtre absolument, et maintenant, très vite! Parce que ça raisonne étrangement aujourd'hui sur le macadam du globe...

Valère Novarina l'a écrit, en 1975, à partir d'*Henry IV* de Shakespeare, 1^{ère} et 2^{ème} parties, (à la demande de Marcel Maréchal, qui l'a créée la même année au Théâtre du Gymnase). Il en a tiré le suc jusqu'à la moelle, terminant brutalement la pièce sans rachat possible pour notre cher John Falstafe qui n'en croit pas ses oreilles.

Shakespeare est là, non pas traduit, mais très librement adapté, et ressurgi tout vif de la langue française ; celle de Valère Novarina en l'occurrence, respirée, rythmique, tournoyante, essorée vigoureusement de toute littérature excédentaire. Elle vous prend par les pieds, et ne vous lâche plus ; elle danse, elle chavire ; elle est véritablement jaillie des planches. Elle procède par saccades comiques, et vous saisit à la gorge quand on ne s'y attend pas, parce que décidément comme il est chanté très fort, le couteau à la main, dans *l'Opérette imaginaire*, (du même auteur) : « *l'homme n'est pas bon, non de non ! Ah que non, l'homme n'est pas bon...* ». Sauf peut-être ce vieux Falstafe, fait de la chair même du théâtre, génial bouffon de pure vitalité et d'intelligence qui se joue de toutes règles établies avec une belle candeur!

Et cette joie indéfectible qui court dessous et qui grogne dans les nerfs et le sang des paroles, nous permet de traverser le pire, tout en nous donnant la force d'en témoigner. Avec les acteurs, nous avons déjà vécu d'autres turbulentes épopées au côté de Panurge, tout droit sorti de la tête de François Rabelais, et aussi des splendides Ubu d'Alfred Jarry. Il ne nous manquait que Falstafe pour compléter cette bande de gredins qui ont fait exploser tous les vieux décors, et bouleversé l'entendement jusqu'à changer radicalement nos angles de vue.

Et si Falstafe est brutalement abandonné, par son jeune compagnon, tant aimé, devenu souverain du royaume, c'est sans doute dans l'ordre des choses : pour devenir roi, le prince

se dépouille de lui-même, et jette aussi avec la peau de Falstafe celle de sa jeunesse définitivement ensevelie.

Seul Falstafe, jusqu'à la fin, grandira en enfance sans désemparer. C'est cette magnifique prouesse qui fait la force du théâtre, et pourquoi nous voulons qu'il ait encore et encore son mot à dire aux humains que nous sommes.

Claude Buchvald

De Falstaff à Falstafe

Et Shakespeare créa Falstaff. Il le mit au monde pour être un monde. Hamlet, Othello, Macbeth, Lear, restent des personnages, investis d'une insigne grandeur, profondeur, complexité...

Ceci est un homme

... Falstaff transpire une humanité de *créature*. Moins que de son imagination, Shakespeare l'a tiré de sa chair, double hyperbolique qu'il a lancé dans le siècle, « un animal debout et qui parle, ceci est un homme ! » Voilà pourquoi sans doute il n'en a fait le protagoniste d'aucune pièce. Comme la vie qui va, il lui en fait traverser plusieurs, à la périphérie de l'action centrale, occupant avec sa faconde de bateleur des tréteaux latéraux, triomphant dans une marginalité qui se colle à lui, magnifique dans une semi-clandestinité, à l'abri de laquelle son histrionisme goguenard puise toute sa vigueur. Voici « l'homme qui regarde l'homme », l'autre qui se place à l'avant-scène, muni des pouvoirs du héros. Mais, à la façon de ces « cachés » de la tradition talmudique, le véritable soutien du monde, c'est lui.

Braquer le projecteur sur cet embusqué, tirer le rebelle de la marge vers le centre, lui donner le rôle-titre, est-ce trahir ? Non, si du même coup on met en évidence le caractère *illégitime*, proprement *déplacé* de ce changement d'axe. La force de l'adaptation de Valère Novarina tient précisément à cela. Le trône de dérision sur lequel est placé Falstaff devenu Falstafe fait entendre aussitôt d'inquiétants craquements, et le « e » muet dont s'affuble le patronyme de ce bavard est le grelot de trop suspendu à son bonnet de fou, signe de la terrible fatalité qui l'entraîne vers le bas.

De là cette tension rythmique, cette précipitation, cette succession sans transition de scènes enclenchant les rouages d'une machine infernale. La didascalie qui ouvre la pièce, « on traîne un cercueil », donne le ton. Et la dernière réplique, définitive, scelle la catastrophe. Entre les deux, une langue nerveuse et concise taille dans le maquis shakespearien, dans la masse considérable des deux *Henri IV*, y débite, à grandes volées de copeaux, à énergiques coups de rabot, des planches en pente glissante sur lesquelles va dévaler le gros Falstafe, « tout tronc coupé dans la mitraille », la mitraille des mots qu'il profère le plus souvent lui-même, gardant intacte, en dépit de tout, sa verve irrépressible. Le bois d'origine y perd de ses rugosités et nombre de ses branches moussues, mais cet élagage laisse saillir les nœuds essentiels, les arêtes, les durs linéaments.

Les carillons de minuit

Il y a là une force de propulsion dont procède la marche vers l'inévitable. Tout au long de ce *Falstafe*, il semble qu'on entende retentir un glas. « Nous avons entendu les carillons de minuit », réplique qui vient abruptement dans la bouche du protagoniste, en plein cœur de la pièce. *Chimes at midnight*, c'était précisément le titre donné par Orson Welles à son film.

Falstafe est vieux (et le monde au XVI^e siècle prenait-il soudain conscience de sa vieillesse ?). Vieux, Falstafe, mais se refusant à l'être. Il ne se soumet pas à la règle commune qui veut qu'en chacun de nous l'enfant *doit* mourir avec l'enfance, et laisser place à un nouveau venu, garant de l'ordre adulte. Tout au contraire du prince Hal, qui accepte pleinement ce fait, jusqu'au terme de ses conséquences.

Falstafe s'insurge. Il refuse d'entendre le glas qui bourdonne à nos oreilles le sacrifice à consommer de l'enfant. Il proclame à tout va que l'enfant Isaac, que l'enfant Falstafe, n'ira pas sur l'autel. Conduite scandaleuse. Elle détraque la marche du monde. Elle se met radicalement *hors la loi*. Laisant libre cours au jeu primitif et joyeux des pulsions, elle rend impossible l'exercice des pouvoirs et revêt la figure même de la subversion. Figure qui porte un nom : Bouffon.

Mais en général, le bouffon joue à jouer. Perpétuant sous nos yeux le règne de l'enfant, il *feint* de ne pas voir ce que nous voyons : que l'enfant n'est plus là. Et portant à bout de bras cet enfant fictif, il finit par chuter avec lui. Ou plutôt, il *mime* la chute. Et provoque ainsi notre hilarité.

Pendant la Chute

Mais il arrive aussi qu'il se prenne au jeu, qu'il soit *sincère*. On n'a pas oublié Coluche se présentant à la présidence de la République. Alors la subversion déborde le champ où elle reste acceptable, et la condamnation tombe : *l'ordre est donné*. Quelle surprenante coïncidence si, par impossible, et par décision d'en haut, ce *Falstafe* était la dernière création de théâtre présentée dans la grande salle qui porte le nom de Jean Vilar ! Car c'est précisément cela, le sujet du *Falstafe* : que se passe-t-il lorsque l'estrade se confond avec le réel et vient heurter le monde ?

Alors la scène comique se déchire et découvre son envers. Une voix (la même qui annonça un jour que « le grand Pan est mort » ?) vient clamer à nos oreilles : le comique est tragique !

Et l'acteur comique se présente à nous, marqué d'un visible stigmat. Et il chute pour de bon, dans sa chute entraînant l'homme tout entier, ou plutôt lui dévoilant la chute qui l'a fait homme.

Le *Falstafe* se déploie tout entier en un lieu et un temps donné : pendant la Chute.

L'épopée tragicomique d'un bouffon

Entretien avec Claude Buchvald

Propos recueillis par Eva Cousido

Depuis 15 ans, Claude Buchvald entretient une étroite complicité avec l'écriture de Valère Novarina, dont elle crée régulièrement les textes. Pour cette fougueuseoureuse de la langue et sa troupe, il compose même *L'Opérette imaginaire*, qu'elle révèle en 1998. Dans *Falstafe*, écrit à la demande de Marcel Maréchal en 1976, Novarina adapte librement les 1^e et 2^e parties de *Henri IV* de Shakespeare. Il harmonise, élague et resserre la fable autour du vieux brigand. Mais la distribution reste imposante : 14 comédiens. De quoi effrayer le metteur en scène le plus aguerrri. Claude Buchvald hésite, monte Rabelais et Homère, revient irrésistiblement à cette pièce et se lance... pour notre plus grand bonheur. Entourée d'une bande de comédiens tous plus éblouissants les uns que les autres, dont l'époustouflant Gilles Privat dans le rôle titre et une révélation, Mathieu Genet en Prince, elle crée le texte à Chaillot, au printemps dernier, avant d'investir joyeusement le plateau de la Comédie.

EVA COUSIDO Falstaff s'est imposé comme le symbole même de la subversion. Claude Buchvald, que vous raconte cette subversion?

CLAUDE BUCHVALD Falstaff, c'est le théâtre, une créature fabriquée par et avec les planches du théâtre. A lui tout seul, il contient tout ce que le théâtre a de subversion, d'insoumission et d'insolence, de questionnement et de philosophie. Il est l'art de la parole et du renversement : en un tour de main, il a la capacité phénoménale de dire tout et son contraire. En d'autres termes, il remplit la fonction du bouffon. J'ai toujours cette phrase de Novarina en tête : « Ce dont on ne peut parler, c'est ce qu'il faut dire ». Le théâtre est exactement cela pour moi, l'intelligence politique et poétique, née dans la Cité grecque pour interroger le monde.

EC Pourtant ce qui semble motiver notre Falstafe, c'est avant tout la conservation de soi.

CB Vivre est son mot d'ordre, la vie et la joie. Il nous a beaucoup fait penser à l'enfance, véritable foyer poétique de transgression et d'invention, de pulsions et de liberté.

EC Une autre dimension subversive du personnage ne vient-elle effectivement pas de ce que Falstafe refuse de grandir ?

CB Absolument, et c'est ce qui en fait une figure scandaleuse. Falstafe refuse le monde des adultes. Pourtant, il est conscient de son déclin et c'est cela qui le rend bouleversant. Il porte une mélancolie qui rappelle les grands comiques, Chaplin, Keaton, Coluche ... Comme eux, il est ce personnage qui chute et se relève, chute et se relève encore et encore. Mais Falstafe est dans une quête insatiable du paradis perdu. Il refuse la Chute, tout en nous mettant face à notre condition humaine.

EC Il est aussi celui qui forme le Prince, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Votre mise en scène donne une place particulière au rapport entre ces deux protagonistes. Le spectacle s'ouvre sur une image tendre où le Prince est dans les bras du gros brigand. Pouvez-vous en dire plus ?

CB J'ai imaginé un Falstafe plutôt maternant. Les deux personnages sont unis par un véritable lien d'amour. Ce que Falstafe donne au Prince, avant tout, c'est de l'affection, de la joie, une vitalité terrienne. Dans un deuxième temps, il lui enseigne la filouterie, il lui apprend à feindre, à manier le langage, à renverser une situation par la parole, il lui montre comment les mots agissent...

EC Il lui apprend la politique en somme !

CB La politique et l'humanité. Il lui permet de parcourir un chemin initiatique qui le conduira à la couronne, et tout ça dans le rire et la légèreté, mais jusqu'à une certaine limite. Comme dans toutes les grandes pièces, on assiste à une transfiguration du personnage, du Prince ici, qui se métamorphose sous nos yeux en un être de lumière, blanche et noire à la fois.

EC On connaît l'importance du rire chez Novarina. Quelle place occupe-t-il chez vous ?

CB Le rire est à la source du théâtre, il libère et dédramatise : rire de quelqu'un qui se casse la figure, rire des choses les plus terribles, rire de nous; blasphémer, déblatérer, exulter, renverser l'entendement par le rire. Regardez Falstafe : s'il nous montre notre destin de mortels et nous en délivre momentanément, c'est qu'il provoque le rire en ne cessant de rebondir, avant de disparaître.

EC Comment avez-vous découvert l'écriture de Novarina ?

CB André Marcon jouait *Le discours aux animaux* de Valère Novarina. Je me suis redressée sur mon siège. Pour reprendre les mots de Maeterlinck lisant *Tête d'Or* de Claudel, j'ai eu moi l'impression qu'un *Maldoror* entraînait dans ma chambre, joyeux et terrible à la fois: un acrobate de la parole. Le théâtre de Novarina est un théâtre d'annonciation, un acte résurrectionnel qui dit « Mort à la mort ». J'ai été saisie par la vitalité de cette langue qui procède essentiellement de l'oralité, comme chez Shakespeare, Rabelais ou Molière. Il y a quelque chose qui passe directement des planches aux corps des acteurs.

EC Des acteurs avec lesquels vous travaillez régulièrement depuis des années, quasiment en troupe. Pourtant sur *Falstafe*, vous avez invité plusieurs comédiens pour la première fois, dont Gilles Privat et Mathieu Genet.

CB Deux énormes travailleurs qui ont une espèce d'acharnement à comprendre et à avancer. Gilles Privat m'a été suggéré par Valère Novarina. Il m'a sidérée par sa faculté phénoménale d'invention qu'il allie à une rigueur rare, toujours à l'écoute de l'autre, dans une générosité totale. Il sait s'effacer ou au contraire provoquer le jeu. Il y a aussi Jacques Baillard, le Roi, qui a montré un dévouement total, avec tellement d'humilité et d'intelligence. J'ai beaucoup grandi avec les nouveaux venus.

EC C'est-à-dire?

CB Ils m'ont poussée dans mes retranchements. En montant les textes de Novarina, on s'était habitué à ne pas trop poser de questions, mais à faire. Car le sens est ailleurs, il faut savoir décrypter, attendre, voir... Mais avec Shakespeare, il fallait se risquer sur d'autres voies encore.

Baptême comique

(1^{er} et 2^{ème} paragraphe)

Le comique est la seule émotion qui se voit. Le rire surgit lorsque c'est au corps du spectateur de résoudre ce qui est déchiré. Par éclair, le rire est comme une pensée du corps dans un grand état d'alerte et de sauve-qui-peut mental ; c'est une activité neuronale rapidissime, fulgurante, une course par tous les raccourcis et un souvenir de tout. Un éveil et un branle-bas de combat des facultés de l'être tout entier. Il vivifie.

Humour et comique sont à l'opposé. L'humour établit une connivence et relie, le comique coupe les ponts, ouvre les gouffres ; l'un lie, l'autre libère : le premier nous agite de ricanements complices, le second nous abîme dans le rire. Le rire est un spasme respiratoire qui nous permet de ne pas mourir de contradictions : il touche les limites de la raison, éprouve la fin du langage, tombe et s'agenouille devant le paradoxe, reconnaît les limites de l'esprit humain. Thérapeutique : il soigne, il nous lave, il renouvelle soudain les forces psychiques... Le comique déroute, établit d'autres jonctions, coupe l'ancien chemin, trouve le raccourci, opère des courts-circuits, lie le réel autrement, noue le langage à l'envers et à travers les murs. Il vient mettre à vif les plus grandes tensions de la pensée et en ce sens il est un exercice spirituel.

*(Lumières du Corps de Valère Novarina, - éditions P.O.L.
extrait du chapitre : « L'esprit respire »)*

Repères biographiques

Valère Novarina

Valère Novarina est né en 1947 à Chêne-Bougeries, de Manon Trolliet, comédienne, et de Maurice Novarina, architecte. Il passe son enfance et son adolescence à Thonon, sur la rive française du Léman. A Paris, il étudie à la Sorbonne, la philosophie et la philologie. Il lit Dante pendant une année et rédige un mémoire sur Antonin Artaud théoricien du théâtre. Il rend souvent visite à Roger Blin qui projette de mettre en scène l'un de ses textes. En compagnie de Jean Chappuis, il fait l'ascension du Mont Blanc, va de Thonon à Nice à pied et traverse la Corse.

Sa première pièce, *L'Atelier volant*, sera mise en scène par Jean-Pierre Sarrazac en 1974. Marcel Maréchal lui commande une libre adaptation des deux *Henry IV* de Shakespeare, *Falstafe*, qui sera montée au Théâtre National de Marseille en 1976.

Le Babil des classes dangereuses - roman théâtral - est refusé par tous les éditeurs, jusqu'à ce que Jean-Noël Vuarnet le dépose chez Christian Bourgois qui le publiera en 1978. Suivra *La Lutte des morts* en 1979. *Le Drame de la vie* est publié par Paul Otchakovski-Laurens en 1984. C'est à cette époque que Valère Novarina rencontre Jean Dubuffet - et engage avec lui une correspondance par *pneumatiques*.

Les éditions P.O.L. publient *Le Discours aux animaux* en 1987; *Théâtre* (*L'Atelier volant*, *Le Babil des classes dangereuses*, *Le Monologue d'Adramélech*, *La Lutte des morts*, *Falstafe*, (1989); *Le Théâtre des paroles* (*Lettre aux acteurs*, *Le Drame dans la langue française*, *Le Théâtre des oreilles*, *Carnets*, *Impératifs*, *Pour Louis de Funès*, *Chaos*, *Notre parole*, *Ce dont on ne peut parler*, *c'est cela qu'il faut dire* - (1989); *Vous qui habitez le temps* (1989); *Pendant la matière* (1991); *Je suis* (1991); et deux adaptations pour la scène du *Discours aux animaux*: *L'Animal du temps*, et *L'Inquiétude*, en 1993. Enfin, toujours chez P.O.L, Valère Novarina publie *La Chair de l'homme*, en 1995; *Le Repas* en 1996; *Le Jardin de reconnaissance*, *L'Espace furieux* et *L'Avant-dernier des hommes*, en 1997; *L'Opérette imaginaire* en 1998; *Devant la parole*, en 1999; *L'Origine rouge* en 2000; *La Scène* en 2003; *Lumières du corps* en 2006.

La Lettre aux acteurs et *Pour Louis de Funès* ont été traduits en italien, en suédois, en anglais (américain), en allemand, en catalan, en russe, en roumain et portugais du Brésil; *L'Atelier volant*, *L'Espace furieux*, adaptation pour la scène ont été traduits en italien; *Devant la parole* a été traduit en italien et en espagnol; des extraits d'autres textes ont été publiés dans des revues, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Suède, au Portugal, en Israël et aux États-Unis.

Valère Novarina a mis en scène huit de ses textes: *Le Drame de la vie*, créé au Festival d'Avignon, repris au Festival d'Automne à Paris en 1986; *Vous qui habitez le temps*, créé au Festival d'Avignon, repris au Festival d'Automne en 1989; *Je suis*, créé au Théâtre de la Bastille en 1991, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris; *La Chair de l'homme*, créé en juillet 1995 au Festival d'Avignon; *Le Jardin de reconnaissance* créé en mars 1997 au Théâtre de l'Athénée à Paris; *L'Origine rouge* créé au Festival d'Avignon en 2000; *La Scène*, créé pour le Festival d'Avignon 2003, et dont la première eut lieu au théâtre de Vidy à Lausanne; *L'Espace furieux*, créé en janvier 2006 à la Comédie Française. Il a peint de grandes toiles pour chacun de ces spectacles.

Il a réalisé deux émissions pour l'Atelier de création radiophonique de France Culture: en 1980, *Le Théâtre des oreilles*, et en 1994, avec Roséliane Goldstein, *Les Cymbales de l'homme en bois du limonaire retentissent*. André Marcon a créé, au Festival d'Automne et au Festival d'Avignon, *Le Monologue d'Adramélech* (1985), *Le Discours aux animaux* (1986) et *L'Inquiétude* (1991). Ces deux dernières interprétations ont fait l'objet d'enregistrements sur disque compact, aux éditions Tristram.

Claude Buchvald a mis en scène *Vous qui habitez le temps*, en 1994. Elle a créé *Le Repas* en

1996, *L'Avant dernier des hommes* en 1997 et *l'Opérette imaginaire* en 1998. Jean Pierre Vincent a mis en scène *Le Drame de la vie - fragment* - au théâtre des Amandiers en mai 2001.

A partir des années 80, Valère Novarina a intensifié ses activités de dessinateur et de peintre. Il réalise ainsi plusieurs performances où il mêle les « actions » de dessin ou de peinture, le texte, et parfois la musique ou la vidéo: *Une Journée de dessin*, 2 avril 1980, à la galerie Medamothi à Montpellier (455 dessins du lever au coucher du soleil); *Le Théâtre est vide. Entre Adam...*, pour violon, actrice et dessinateur, 11 et 12 juin 1980, à la galerie Jacques Donguy à Bordeaux (1008 dessins de midi à l'aube); *Le Théâtre séparé*, performance et exposition, 14 décembre 1980, Galerie Arte incontré à Fara d'Adda, Milan; *Deux jours de dessins*, performance et exposition, 12 et 13 mai 1981, à la galerie L'Ollave à Lyon; *La Chambre noire*, deux jours de peinture, 17 et 18 novembre 1982, à la galerie A la limite à Dijon; *Générique* performance et exposition: "V.N. dessine dans la tour saint Nicolas, à La Rochelle, les 2587 personnages du Drame de la vie", 5 et 6 juillet 1983. A Paris, la Galerie de France a présenté trois expositions de Valère Novarina: *2587 dessins* (1987); *La Lumière nuit*: peintures, dessins, installation de travaux sur palette graphique (1990) et *78 figures pauvres* (février-mars 1994). Le Musée Sainte-Croix à Poitiers a réuni au printemps 1996, un grand nombre de ses travaux dans une exposition-rétrospective intitulée *L'Inquiétude rythmique*. Un important ensemble de peintures et de dessins a été présenté en 1998 au Carré Saint Vincent à Orléans. Une exposition regroupant les 2587 personnages du Drame de la vie et un ensemble de photographies, retraçant son parcours de metteur en scène et de plasticien, a eu lieu au Musée des Beaux-arts et d'Archéologie de Besançon (octobre-novembre 2004).

En 2006, l'auteur a profité d'une double actualité avec à la fois un festival complet, *Les Nourritures Novarina* au Lavoisier moderne parisien, et une entrée au répertoire de la Comédie française.

En 2007, il met en scène *L'Acte inconnu*, création au Festival d'Avignon – Cour d'honneur du Palais des Papes, reprise à la Comédie de Genève.

Claude Buchvald

Le travail de création de Claude Buchvald, metteur en scène, comédienne est étroitement lié aux investigations qu'elle mène dans ses ateliers de recherche au sein du Département Théâtre de l'Université Paris VIII. Elle explore le champ de l'écriture théâtrale et poétique depuis les premières épopées jusqu'aux textes contemporains, avec le souci constant de l'art de l'oralité et de l'espace.

A la suite de plusieurs spectacles créés au sein de l'Université, elle met en scène *Léonce et Léna* de Büchner avec Claude Merlin. Puis, pendant une longue période, se consacre à l'œuvre de Novarina, dont elle met en scène *Vous qui habitez le temps* (LMP, et Théâtre de la Tempête, 1994-1995), *Le Repas* (Festival d'Automne à Paris 1996), *L'Avant-dernier des hommes* avec Claude Merlin (créé en 1997 au Théâtre d'Evreux - Scène Nationale), puis *L'Opérette imaginaire* (Festival d'Automne 1998; création au Quartz-Scène Nationale de Brest).

Ensuite elle met en scène *Tête d'Or* de Paul Claudel (Festival d'Automne 2001), qui sera également créé au Quartz de Brest.

En 2003, elle met en scène *Ubu roi* d'Alfred Jarry au Conservatoire Supérieur d'Art Dramatique. En 2003-2004, elle fait, en collaboration avec Claude Merlin, une adaptation pour le théâtre à partir des cinq livres de François Rabelais, et met en scène à la MC 93 de Bobigny : *Morderegrippiotaburofreluchamburelurecoquelurintimpanemen*.

En 2005, elle adapte et met en scène d'après une traduction de Claude Merlin de l'Odyssée d'Homère, *L'Odyssée... la nuit* (Théâtre de Caen, IMEC-Abbaye d'Ardenne, puis Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes).

En 2008, elle met en scène *Falstaf*, d'après *Henri IV* de Shakespeare, texte de Valère Novarina, au Théâtre National de Chaillot.

Tous ces spectacles tournent en France, et à l'étranger.

Avec Laurence Equilbey à la direction d'orchestre, elle met en scène trois opéras : *La Cenerentola* de Rossini (Aix-en-Provence, 2000) et *Les Amours de Bastien et Bastienne* de Mozart créé au Théâtre des Arts de Rouen en 2002.

Puis en 2006, elle adapte et met en scène pour ne former qu'un spectacle : *Der Schauspieldirektor* de Mozart et *Prima la musica, poi le parole* de Salieri au CNSM de Paris en coproduction avec la Cité de la Musique. En 2007, elle reprend le *Der Schauspieldirektor* dans une nouvelle production, et *The Musicshop* de Richard Wargo avec Les Jeunes Voix du Rhin sous la direction musicale de Vincent Monteil.

Elle enseigne aussi au CNR au sein du Jeune Chœur de Paris, dirigé par Laurence Equilbey.

Jacques Bailliart

Jacques Bailliart a été comédien permanent du Théâtre de Bourgogne (Direction Jacques Fornier), puis de la Maison de la Culture de Chalon-sur-Saône avant de fonder avec Lise Visinand en 1972 le Théâtre de Saône-et-Loire qui a maintenu ses activités jusqu'en 2003.

Il a notamment joué dans des mises en scène de Victor Garcia, Jorge Lavelli, Jean-Pierre Vincent, André Steiger, Pierre Vial, Roland Monod, Jacques Fornier, François Rozier, Louis Beyler, Chantal Morel.

Jacques Bailliart a également mis en scène une cinquantaine de pièces dont *Fin de partie* de Samuel Beckett, *La Leçon* d'Eugène Ionesco, *Les Bâtisseurs d'empire* de Boris Vian, *Liberté à Brême* de Fassbinder, *Home* de David Storey, *Les Diablogues* de Dubillard, *Dracula* de Jean-Louis Vuillermoz, *La Rumeur* de Jacques Bailliart, *La Vie belle* de Jacques Bailliart, *Je vous écrit de Cayenne* de Paul Vannier et Jacques Bailliart, *Georges Dandin* de Molière...

Depuis 1972, Jacques Bailliart s'est également consacré à la réalisation de spectacles en « Solo » : *L'Espagne au cœur* de Pablo Neruda (1972), *Histoires à ne plus dormir debout* (1980), *L'ombre d'Edgar Poe* d'Edgar Poe (1984), *L'Acteur imaginaire* de Valère Novarina, Louis Jouvet, Boulgakov (1988), *Artaud – Van Gogh à la folie* (1992), *L'Espace furieux* de Valère Novarina (1997), *Solo n°7 – Antonin Artaud*, Valère Novarina (2002).

Arnaud Churin

Arnaud Churin s'est formé au théâtre en suivant les cours du Conservatoire National de Région de Rennes puis ceux du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris jusqu'en 1995.

Au Théâtre, il a joué sous la direction de nombreux metteurs en scènes dont Olivier Py (*La femme canon* - 1991, *Les aventures de Paco Golliard* - 1992), Pierre Guillois (*Roméo et Juliette* - 1993), Stuart Seide (*La tragédie du docteur Faustus* - 1994, *La tragédie de Macbeth* - 1997), Jean-Marie Patte (*Titre provisoire* - 1996), Éric Lacascade (*La mouette* - 2000, *Platonov* - 2002, *Les Barbares* - 2006), Bernard Lévy (*Bérénice* - 2005), Bérangère Jannelle (*Ajax* - 2005, *Amor ! ou les cid* - 2007)

Parallèlement à son parcours théâtral, Arnaud Churin s'est illustré au cinéma dans des longs et courts-métrages sous la direction notamment de Jean Schmidt (*Marche, crève, ou rêve* - 1990), Bertrand Tavernier (*L'appât* - 1994), Diane Bertrand (*Un samedi sur la terre* - 1995), Patrice Leconte (*Une chance sur deux* - 1997), Olivier Assayas (*Clean* - 2003) et Xavier Giannoli (*Une aventure* - 2004). De 1993 à 1998, Arnaud Churin a participé à l'écriture et à la création des spectacles de la compagnie Eclat Immédiat et Durable : *Porte à porte*, *Message reçu nous l'avions*, *Empiétez en piétons*, *Arrêts fréquents*, *La ville nouvelle*, *La belle de caddies*. Arnaud Churin a également mis en scène quelques pièces entre 1994 et 2004 : *Le jeu du veuf* d'Olivier Py, *L'ours normand*, *Fernand Leger* de Fernand Leger et Dora Vallier, *Pas Vu (à la télévision)*, création utilisant une émission « des chiffres et des lettres » de Janvier 1979, des extraits de texte d'Edgar Morin et Boris Cyrulnik, *Pour Penthésilée* d'après Heinrich Von Kleist, regards croisés avec Eric Lacascade, Loïc Touzé, Ella Fatoumi et David Bobée

Didier Dugast

Didier Dugast rencontre Claude Buchvald lors de sa licence d'études théâtrales à l'Université Paris VIII – Saint-Denis.

Depuis, il a travaillé dans plusieurs des mises en scène de Claude Buchvald : *Vous qui habitez le temps* de Valère Novarina (Lavoir Moderne, 1995-1996), *Le Repas* de Valère Novarina (Festival d'Automne – Centre Pompidou, 1997-1998), *L'Opérette imaginaire* de Valère Novarina (Festival d'Avignon, Théâtre des Bouffes du Nord, 1999-2001), *Tête d'Or* de Claudel (Festival d'Automne, Théâtre des Bouffes du Nord, 2002-2003), *Morderegripio...* d'après Rabelais (MC Bobigny, 2003-2004).

Il participe également aux mises en scène de Valère Novarina : *La Chair de l'homme* de Valère Novarina (Festival d'Avignon, 1995-1996), *L'Orgine rouge* de Valère Novarina (Festival d'Avignon, Théâtre National de La Colline, 2001-2002).

Jean-Christophe Folly

Après un baccalauréat option théâtre, Jean-Christophe entre à l'école Claude Mathieu en 2000. En 2004, il intègre le Conservatoire National d'Art Dramatique.

Il joue dans *La Cerisaie* de Tchekov, mise en scène de Jean-René Lemoine (2003), dans *L'Opérette* de Valère Novarina, mise en scène de Marie Ballet (2003-2006), dans *Yerma* de Federico Garcia Lorca, mise en scène de Jean Bellorini (2004).

Mathieu Genet

Mathieu Genet découvre le théâtre en suivant l'enseignement d'Emmanuel Ray de 1993 à 1997 dont la compagnie « Théâtre en pièces » est implantée à Chartres.

En 1997, il entre au Conservatoire National Supérieur des Arts Dramatiques sous la direction de Jacques Lassalle, Dominique Valadier, Philippe Adrien, Patrice Chéreau, Piotr Fomenko.

De 2003-2006, il est pensionnaire de la Comédie française où il participe à *La Forêt* d'Alexandre Ostrovski, mise en scène de Piotr Fomenko (2003), *Boulmistro* de Fabrice Melquiot mise en scène de Christian Gonon (2003), *Tartuffe* de Molière, mise en scène de Marcel Bozonnet (2006). Il tient également le rôle de Sébastien dans la *Nuit des Rois* de Shakespeare, mise en scène de Andrzej Seweryn (2003), le rôle de Gengis dans *Gengis parmi les pygmées* de Grégory Motton, mise en scène au Théâtre du Vieux Colombier de Thierry de Peretti (2004), le rôle de Shane dans *Embrasser les ombres* de Lars Noren, mise en scène de Joël Jouanneau (2005).

En 2006, il quitte la Comédie française et joue dans *Promenade* de Noëlle Renaude, mise en scène de Marie Rémond (Théâtre Ouvert, 2006), dans *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, mise en scène d'Emmanuel Ray (Tournée 2006 en France et sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle), dans *Pelleas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck, mise en scène de Jean-Christophe Sais (Théâtre des Abbesses, 2006) et tient le rôle de Rodrigue dans *Le Cid* de Corneille, mise en scène de Bérangère Jannelle (2007).

Au cinéma, il joue dans les films de Philippe Garel (*Sauvage innocence* – 2001 ; *Les Amants réguliers* – 2004). Il obtient le prix Michel Simon 2004 pour *Frères* de Xavier de Choudens (2003). Dernièrement, il a joué dans *Une épopée* de François Magal (2006).

Régis Kermorvant

Au cours de ses années d'apprentissage à l'université, Régis Kermorvant participe à quelques mises en scène de Claude Buchvald comme *L'Opérette Imaginaire* ou de Claude Merlin tel *Les éblouissements de Mr Maurice* et *Nocturne à Tête de Cerf*.

Après avoir travaillé avec Alain Astruc, Fernando Arrabal, Michel Vinaver, Laurent Colomb, on le retrouve dans *Morderegrippio...*, pièce mise en scène par Claude Buchvald à la MC93 et jouée dans toute la France, d'après les textes de François Rabelais. Dans cette pièce encore, l'acteur travaille la langue, sa poésie, sa puissance d'évocation.

Durant ces années de travail et de jeu, il ne perd jamais de vue l'écriture novarinienne et décide avec Bastien Thelliez de monter *Le Monologue d'Adramélech*, soutenu par l'auteur lui-même. Cette pièce devient une référence para universitaire et l'aventure est loin d'être terminée puisqu'ils viennent de monter la compagnie Les Vifs présidée par Daniel Znyk.

Jean-François La Bouverie

Jean-François La Bouverie est acteur de théâtre et coordinateur de projets. Il a joué sous la direction d'Ariane Mnouchkine (*Jérôme et la Tortue* de Catherine Dasté, *Les Clowns, 1789*), Claude Buchvald (*Vous qui habitez le temps*), Thierry Roisin (*Antigone*) et Bernard Bloch (*Lehaim, à la vie* création).

Il a été collaborateur du Festival international de Théâtre de Nancy aux côtés de Jack Lang et Bogdan Lev. Il a été durant plusieurs années conseiller artistique et décorateur pour des expositions thématiques (« Cités-cinés » à Paris, Gand et Montréal avec François Confino).

Il a assuré ces dernières années l'installation à Paris d'International Visual Theatre (Centre international d'Art et de Culture des sourds) que dirige aujourd'hui Emmanuelle Laborit.

Nelson Rafaëll Madel

Passionné de théâtre, de chant, de spectacle vivant en général, Nelson Rafaëll rentre au Lycée Victor Schoelcher en Martinique, où il obtient son baccalauréat littéraire.

A 16 ans, il intègre un studio théâtre où il passera deux ans à travailler autour des techniques et exercices de formation de l'acteur selon Patrick Pezin, Stanislavski ou encore Meyerhold. Il a le privilège de jouer dans trois créations de la compagnie Théâtre Si, pendant qu'il continue à se former, sous la direction de Yoshvani Médina (Metteur en scène, dramaturge et Professeur de Théâtre diplômé d'Etat) : *Roméo et Juliette* - Shakespeare (2005) ; *L'amant* - Pinter et *A chacun sa vérité* - Pirandello (2006).

A 17 ans, il est lauréat d'un concours de chant organisé par son département, ce qui lui permet de se faire connaître dans le milieu musical en Martinique avec la sortie de son premier album solo intitulé : Nelson Rafaëll - « Je vis pour elle ».

A 18 ans, il s'envole à destination de Paris, il intègre l'université Paris VIII Vincennes - Saint Denis en Licence D'études Théâtrales Mention Art du spectacle, où il participe notamment aux ateliers de Claude Buchvald.

Claude Merlin

Formé au théâtre universitaire (Groupe de Théâtre Antique de la Sorbonne), il partage l'aventure du Théâtre du Soleil dès sa fondation, y sera comédien durant cinq ans. Puis on le retrouve dans des spectacles de Catherine Dasté, Claude Régy, Jean-Marie Serreau, de la Compagnie Lonsdale-Puig, de la Compagnie Michel Rafaëlli. Il accompagne également dans diverses réalisations Tadeusz Kantor, David Esrig, Bruno Bayen, Anne-Marie Lazarini, le Théâtre du Campagnol, le Chantier Théâtre, Jean-Christian Grinevald, Christian Schiaretto, Richard Demarcy, Philippe Adrien, le Théâtre El Hakawati de Jérusalem, Marcel Maréchal, Claude Buchvald, Valère Novarina...

Cela lui a permis de jouer, entre autres, Gorki, Shakespeare, Tchekhov (en particulier le rôle de *Ivanov*), Witkiewicz, Goldoni, Tutuola, Molière (rôle de *Georges Dandin*), Audiberti, mais aussi des auteurs contemporains dont... Claude Merlin (*L'Apocalypse, version pauvre*, monologue).

Il s'est beaucoup consacré depuis quelques années à l'œuvre de Valère Novarina: *La chair de l'homme* (1996), mise en scène par l'auteur, et *Vous qui habitez le temps* (1994), *Le Repas* (1996), *L'avant-dernier des hommes* (1997), *L'Opérette imaginaire* (1998), mise en scène par Claude Buchvald. Plus récemment : *Tête d'or* de Paul Claudel mise en scène par Claude Buchvald (2002), *Morderegrippiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemen* d'après Rabelais, mis en scène par Claude Buchvald (2004), dans le rôle Panurge.

Il a également traduit en français l'Odyssée d'Homère, toujours pour Claude Buchvald, et a collaboré au travail scénique.

Par ailleurs, Il adapte et met en scène *Les éblouissements de Monsieur Maurice* à partir de l'œuvre de Maurice Fourné, ainsi que des textes de Tchekhov, Apollinaire, Elytis, Pessoa, Pascal Mainard, Karl Ristikivi, Maurice Maeterlinck, dont il crée la pièce *Les Sept Princesses*, etc. De 2002 à 2003 il met en scène *Blanche-neige* de Robert Walser.

Au cinéma, il a joué, entre autres, avec René Allio, F. Cassenti, R. Gilson, Pascal Kané, Manoël de Oliveira, Carlos Saura, Ariane Mnouchkine, Jean Delannoy, Luc Moullet, Bernard Cohn, Jacques Rouffio, Jean-Jacques Zilberman, Claire Simon, Eugene Green, François Dupeyron.

Il a eu de nombreux rôles à la télévision, surtout avec Alain Ferrari. Il a également écrit plusieurs scénarii réalisés par Jean-Marie Coldefy, Eric Le Hung, Dominique Giuliani.

Sophie Plattner

Sophie Plattner suit les cours de l'Ecole du Théâtre National de Chaillot, ainsi qu'un grand nombre de stages et d'ateliers avec Claude Buchvald sur Shakespeare notamment.

Au théâtre, elle joue notamment sous la direction de J-C Sachot dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare, *Ma Jeanne* de J. Delteil ; de M. Monnot dans *Irma la Douce ou les harengs terribles* de A. Breffort ; de Nil Dinc dans *Gongle*, création jeune public ; de V. Balme dans *Les Baigneuses*, cabaret autour du texte de D. Lemanhieu ; de C. Lapeyre-Mazerat dans *La nuit des rois* de Shakespeare ou encore Claude Buchvald dans *L'Odyssée... la nuit* de Homère, trad. Claude Merlin.

Au cinéma, elle joue dans *Les Filles ne savent pas nager*, film de A.S. Biro.

Gilles Privat

Gilles Privat est né à Genève. Après avoir obtenu un baccalauréat artistique (piano), il suit à Paris de 1979 à 1981 les cours de l'École Jacques Lecoq.

Au théâtre, il travaille avec de nombreux metteurs en scène, dont : Benno Besson dans une douzaine de spectacles dont *L'Oiseau Vert* de Gozzi, *Le Médecin malgré lui*, *Dom Juan* de Molière ; *Lapin Lapin*, *Le Théâtre de Verdure*, *Quisaitout et Grosbêta* de Coline Serreau, *Le Roi Cerf* de Gozzi, *Le Cercle de craie Caucasien* de Brecht, *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo ; Matthias Langhoff dans une huitaine de spectacles dont *La Mission et le perroquet vert* de Schnitzler/Müller, *La Duchesse de Malfi* de Webster, *Désir sous les Ormes* de O'Neill, *Dona Rosita la Célibataire* de Garcia Lorca ; Alain Françon dans *Le chant du Dire-Dire* et *E.* de Daniel Danis, *L'Hotel du libre échange* de Feydeau ; Dan Jemmet : *Presque Hamlet*, Didier Bezace : *Avis aux intéressés* de Daniel Keene, Hervé Pierre : *Caeiro* d'après Pessoa ou Jacques Rebotier : *De L'Homme*.

De 1996 à 1999, il est pensionnaire de la Comédie-Française où il joue dans *La Danse de mort* de Strinberg mise en scène de M.Langhoff, *La Cerisaie* de Tchekhov mise en scène par A. Françon, et *Clitandre* de Corneille mise en scène par Muriel Mayette.

Au cinéma, il joue dans les films de Coline Serreau (*Romuald et Juliette*, *La Crise*), de Chantal Ackerman (*Demain on déménage*) et de James Huth (*Serial Lover*, *Hellphone*).

Emmanuelle Ramu-Stehle

Emmanuelle Ramu – Stehle est née en Suisse. Elle décide de monter sur les planches à l'âge de 17 ans. Elle a joué sous la direction de Philippe Mentha au Théâtre Kléber Méleau dans *Les Trois soeurs*, *Tartuffe*, *La Mouette* et *Les Petits Bourgeois*, et également sous la direction de Claude Stratz dans *Le Prince de Hombourg*. Elle rencontre Benno Besson avec qui elle travaillera de 1983 à 2004 dans : *L'Oiseau vert*, *Dom Juan*, *1000 Francs de récompense*, *Le Cercle de Craie Caucasien*, *Gringoire* et *Les quatre doigts et le pouce* qui lui permettront de jouer dans de nombreux pays.

Depuis 2003, Emmanuelle Ramu-Stehle a joué sous la direction de nombreux metteurs en scènes dont Michel Fidenza dans *Le Premier* d'Horovitz à la Grange Dorigny (2003), Marc Feld dans *La Comédie des erreurs* au Théâtre de Chaillot à Paris (2005), Simone Audemars dans *La Maladie de Sachs* d'après Martin Winckler au Théâtre de l'Arsenic à Lausanne (2006), Mathias Langhoff dans *Dona Rosita la célibataire* de Federico Garcia Lorca créé au Théâtre des Amandiers de Nanterre en janvier 2006, Omar Porras dans *Maitre Puntilla et son valet Matti* de Brecht (2007), Philippe Mentha avec le rôle de Mirandolina dans *la Locandiera* de Goldoni au Théâtre Kléber Méleau à Lausanne et à la Comédie de Genève (2007) et Andrea Novicov dans *La maison de Bernarda Alba* de Lorca en janvier 2008 au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis et en tournée.

En 2006, elle crée *Le Portrait de Madame Mélo*, un « seule en scène » texte de Claude-Inga Barbey, sous la direction de Pierre Mifsud, coproduction Festival de la Bâtie et Théâtre de Vidy-Lausanne, spectacle qu'elle reprendra début 2009 pour une tournée en Suisse.

Parallèlement à son parcours théâtral, elle a tourné au cinéma sous la direction de Patricia Moraz, Jacqueline Veuve et Pascal Ortéga.

Bastien Thelliez

Bastien Thelliez découvre la scène au club-théâtre de son lycée de banlieue.

Il suit ensuite des cours privés à Paris, chez Monique Artur, durant trois ans.

Puis il entre à l'université Paris8 en section théâtrale, où il rencontre Claude Buchvald, avec qui il effectue plusieurs stages, et Claude Merlin qui le fait jouer dans deux créations : *Les Eblouissements de M. Maurice* d'après Maurice Fourré et *Nocturne à Tête de cerf* de Pascal Mainard.

Durant cette période, il est dans le chœur de *L'Opérette Imaginaire* de Valère Novarina monté par Claude Buchvald et joue *Le Babil des Classes dangereuses acte III* également de Valère Novarina dans une mise en scène pour dix acteurs de Florence Inoué.

Avec son complice Régis Kermorvant, ils créent en duo *Le Monologue d'Adramélech* qu'ils produisent encore aujourd'hui.

Bastien Thelliez travaille également avec la Compagnie Alain Astruc-Le Théâtre d'Or sur les textes d'Alain Astruc.

En 2004, Claude Buchvald l'engage dans une aventure sur l'œuvre de François Rabelais, *Morderegippiotabiroluchamburelurecoquelurintinpanemens*, en co-production avec la MC93 de Bobigny et jouée dans toute la France.

Il défend les pièces polyphoniques de Laurent Colomb avec *Boîte de Coffret*, neuf épisodes sur l'eugénisme et le clonage.

Il participe depuis longtemps aux créations audiovisuelles des Productions du Bled, jusqu'à la série *Les aventuriers de 8h22* diffusée sur Paris Cap' depuis le début de l'année 2007.

Depuis 2006, Bastien Thelliez dirige La Compagnie Les Vifs en collaboration avec Régis Kermorvant.

Loïc Venon

Après avoir participé à l'atelier-théâtre de son collègue, Loïc Venon suit l'option théâtre au lycée et intègre la compagnie Les Faux menteurs avec qui il joue *Le voyageur sans bagages* de Anouilh et *L'Appel du pont* de Nathalie Papin.

En licence Art du spectacle théâtral à l'Université Paris VIII – Saint-Denis, il suit les cours de Claude Buchvald avec qui il effectue également plusieurs stages d'assistantat à la mise en scène notamment sur les opéras *Shauspieldirektor* de Mozart et *The Music shop* de Wargo, créés à Colmar en 2007 avec les Jeunes Voix du Rhin.

Actuellement, Loïc Venon est assistant à la mise en scène sur *L'Art de la comédie, une rencontre européenne*, spectacle de Catherine Monnot d'après *L'Arte della commedia* d'Eduardo de Filippo qui a été présenté au Festival d'Avignon 2007 (Off).